



PQ  
1163  
.P745

BIBLIOTHÉQUE

CHOISIE

DES POÈTES FRANÇOIS

JUSQU'À MALHERBE.

TOME III.



LES  
POÈTES FRANÇOIS,

DEPUIS LE XII<sup>E</sup> SIÈCLE

JUSQU'À MALHERBE,

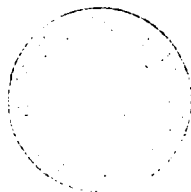
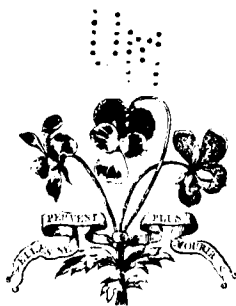
AVEC

UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR CHAQUE POÈTE.

---

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M. DCCC. XXIV.



---

 LA BORDERIE.
 

---

*La parfaite Amye* d'Antoine Heroet venoit de paroître, et ce poëme, nouveau quant au fond, avoit valu à son auteur une grande réputation, lorsque le seigneur de La Borderie, né en 1507, se distingua à son tour par *l'Amye de court*. Cet ouvrage est composé dans des principes tout opposés à ceux d'Heroet; on y trouve une imagination plus riche, plus de gaiété, et plus d'intérêt dans les détails.

*L'Amye de court* est une espèce de coquette qui recherche avec avidité l'hommage de tous les hommes, sans jamais s'attacher à aucun. Selon elle, cet amour tant chanté par les poètes n'a existé que dans leur imagination, c'est une pure chimère; aussi ne se fait-elle aucun scrupule de se moquer de ces amants transis qui passent leur temps à déplorer les rigueurs de leur belle. Je crois, dit-elle,

Je crois le tout n'estre que poésie,  
Ou, à mieux dire, humaine frénésie.

Dès ses jeunes ans, elle mit tout en usage pour plaire; elle se vit entourée d'une nombreuse cour: de pareils triomphes avoient de quoi flatter sa vanité; mais son cœur resta insensible, parce qu'elle avoit eu, nous dit-elle, la sage précaution de le loger dans la *tour de fermeté*, dont la garde étoit commise à *Honneur, Crainte et Innocence*, et à la défense de laquelle veilloit *Chasteté, Foy, Tempérance*, etc.



## COMMENT LES FEMMES

DOIVENT ENVISAGER L'AMOUR.

EXTRAIT DE L'AMIE DE COUR.

Je m'ébahis de tant de faux esprits ,  
Se complaignant d'amour estre surpris ,  
De tant de voix piteuses et dolentes ,  
Qui plaintes font des peines violentes  
Qu'un Dieu d'aimer, comme ils disent, leur cause.  
Je ne sçaurois bien entendre la cause  
De cette peine, encore moins sçavoir  
Quel est en eux de ce dieu le pouvoir ;  
Quel est son arc , qui fait si grandes bresches ,  
Ni de quel bois peuvent estre ses fleches.  
Je ne l'ai point ni pour archer connu ,  
Ni pour enfant qui soit aveugle ou nu ;  
Et de sentir ne fus oncque sujette ,  
S'il brusle en flamme, ou s'il blesse en sagette.  
Je crois le tout n'estre que poésie ,  
Ou, à mieux dire, humaine frénésie.  
Or donc, ce mal qu'on trouve tant amer ,  
Le nomme dieu qui le voudra nommer.  
J'appellerai telle divinité  
Plutost folie ou infélicité ,  
Pour tous ceux-là qui s'en laissent saisir ,  
Et pour moi seule agréable plaisir ;  
Pour moi, qui sçais comme il la faut conduire ,  
Et son tourment en liesse réduire.





Depuis le temps, dames, que je me hante,  
 Je me connois ; de moi je me contente :  
 Je me sens forte, instruite et bien apprise,  
 Pour prendre autrui, et n'estre jamais prise.  
 Toujours la dame, à qui nul ne s'adresse,  
 Qui des amans avisés fuit la presse,  
 S'anonchalit, et tant se laisse aller,  
 Qu'il ne lui chaut de bien ou mal parler,  
 De décorer son corps ni son esprit :  
 Par quoi sa grace en peu de temps périt.  
 S'il est donc vrai que ceux-là qui me servent,  
 En ma beauté eux-mesmes me conservent,  
 Pour durer belle, il m'est doncque permis  
 De recouvrer infinité d'amis.

Toutes les fois que l'un j'entretiendrai,  
 Pour ami seul de bouche le tiendrai,  
 Et non de cœur ; car je résous ce point,  
 D'amis aimés jamais n'en avoir point :  
 Mais je feindrai, selon mon assurance,  
 Toujours douter de sa persévérance,  
 Faisant semblant craindre qu'il me lairra,  
 Ayant eu ce que jamais il n'aura ;  
 Qui me sera une apparente excuse,  
 Si le parti qu'il prétend, je refuse.  
 Lui, sur ce point, qui demi-mort sera,  
 Par ses sermens jamais me laissera ;  
 Nous mentirons tous deux à bien jurer,  
 Moi de l'aimer, lui de persévérer.

---

## S'IL EST PERMIS

A UNE FEMME DE RECEVOIR DES PRÉSENTS.

EXTRAIT DE L'AMIR DE COUR.

Si quelqu'un vient ici pour me reprendre,  
Que je ne puis honnestement rien prendre,  
Disant que femme, en présent recevant,  
Au sien donneur se donne ou bien se vend,  
Je lui répons que telle loi fut faite  
Par quelque sotte amoureuse imparfaite,  
Qui n'entendoit où git le fondement  
De vertueux et sage entendement :  
Mais je veux bien que l'on sçache ce point,  
Que le désir d'estre si bien en point  
Ne me sçauroit cette loy ordonner,  
Qu'en prenant d'eux, je leur doive donner ;  
J'entends du bien dont je dois estre avare,  
Qui tant en moy est excellent et rare,  
Que si donné je l'avois, ou vendu,  
Il ne me peut jamais estre rendu.  
Or cessent donc de me calomnier  
Les médisans, qui ne peuvent nier  
Que la vertu, s'ils la sçavent comprendre,  
N'est offensée à donner ni à prendre.  
O grands resveurs ! ils ne connoissent pas  
Que la vertu me conduit pas-à-pas,  
Qui est ma vieille et ma jeune compagne,  
Qui, en tous lieux, en tout temps, m'accompagne,





Et veut donner bien moins qu'il ne demande :  
 L'un se complaint, l'autre se recommande ;  
 L'un de l'œil pleure, alors que le cœur rit ;  
 L'autre est malade, et soudain se guérit.  
 Mais en oyant leurs plaintes et clameurs,  
 Aucunes fois de rire je me meurs.

Jeunes et vieux, petits, grands et menus,  
 En mon endroit sont tous les bien venus ;  
 En un chacun qui m'entretenir ose,  
 Sans aimer tout, j'aime bien quelque chose.  
 J'aime de l'un une grace bien bonne,  
 Douce, agréable, et qui point ne s'étonne ;  
 De l'autre j'aime une langue mectable,  
 Un parler prompt, fécond et délectable :  
 Beauté me plaist où qu'elle soit choisie ;  
 Là, la douceur ; ici, la courtoisie :  
 Chacun, de moi, en effet est loué,  
 Selon qu'il est par nature doué ;  
 Jusques aux sots, leur sottise m'agrée,  
 Et avec eux, par fois, je me récréé.  
 Si c'est amour que d'aimer tout cela,  
 J'en aime plus de mille çà et là :  
 Mais le plaisir d'aimer ainsi finit  
 A mon oreille, à l'œil et à l'esprit.

Mais connoissant que le temps est mobile,  
 Faveur muable, et jeunesse débile,  
 Et que beauté ne peut toujours durer,  
 Contre ce doute il me faut assurer :  
 Mon assurance est le seul mariage,  
 Qui est le but où toute femme sage

Doit, pour son bien, de bonne heure viser.  
C'est un grand mal un fascheux épouser,  
Comme j'ai dit, filles, auparavant,  
Et grand plaisir d'avoir mari sçavant,  
Honneste, sage, et plein de bonne grace :  
Mais s'il falloit qu'un sot de bonne race,  
Riche de biens, et pauvre de sçavoir,  
Me demandast et me voulust avoir,  
D'avis serois que plutost on le prist,  
Qu'un plus sçavant, qui n'a rien que l'esprit.  
Qu'autre femme aille, au riche préférant  
L'honneste ami, qui va son pain quérant ;  
Et puis après, il faut vivre d'amours,  
Ou bien apprendre à passer les longs jours  
En peine extresme et langoureuse vie.  
D'un tel malheur, je n'en ai point d'envie ;  
Car, étant là, plus froide je serois  
Que n'est Vénus sans Bacchus et Cerès.  
Quant à mari, je résous donc ce point,  
De l'avoir riche, ou de n'en avoir point.

---

## DISCOURS DU VOYAGE DE CONSTANTINOPLE.

LAISSANT la France à nulle autre seconde,  
La plus fertile et fameuse du monde,  
Laisant le roy mon seigneur et mon prince,  
Pour son service en estrange province,  
Perdant de veue et messieurs ses enfans,  
Et de sa court les honneurs triumphans :





Que visiter diversitez de lieux ;  
Et que n'en puis enfin que valoir mieux,  
Ayant congneu mainte façon de vivre.  
Ne plus ne moins que par lire maint livre,  
L'on peult attaindre à parfaicte science :  
Ainsi de l'œil la longue experience,  
Le cours des lieux et le divers usage,  
C'est ce qui rend enfin l'homme tres sage.  
Avec cela que l'honneur ne s'acquiert  
Que de celuy qui par peine le quiert.

Ainsi m'assure, ainsi me reconforte,  
Raison du tout; fors d'une peine forte  
A resister à son dire obstinee,  
Qui me demeure au cœur enracinee.  
Ce n'est, amye, autre peine que celle  
Que je conceu par l'ardante estincelle  
De voz beaux yeux, quand l'amour que je sens  
Vint occuper la force de mes sens,  
Qui tellement de mon cœur se fait maistre,  
Qu'autre que vostre il ne peult vouloir estre.  
Car nonobstant que la mer et le vent  
Portent mon corps es pais de Levant,  
Le cœur pourtant que voz graces ont point,  
Me dit tout court qu'il ne me suyva point,  
Si ne permets que cinq cens fois le jour,  
Il voyse faire auprès de vous sejour.  
Très-voluntiers je luy donne licence :  
Mais au retour il dit que mon absence  
Me causera, par la longueur du temps,  
Perte du bien que de vous je pretends :

Et qu'un qui n'ha jamais en vous pensé,  
 De mes labeurs sera recompensé,  
 En recevant sans vous avoir servie,  
 L'heureuse paye à ma foy deservie.

Voyla comment le cœur ne me dit chose,  
 Où ne soit doubte et crainte froide enclose :  
 Sans me sçavoir, qui plus me desconforte,  
 Dire comment vostre beauté se porte.  
 Que pleust à Dieu que mon corps peust aller  
 Si aisément, ou par terre, ou par l'air,  
 Comme vont tost mon cœur et ma pensee,  
 Au lieu où fut leur peine commencee.  
 Je compterois souvent au roy nouvelles;  
 Souvent verrois la plus belle des belles,  
 A qui pourrois de bouche à l'aise dire  
 Ce que, contraint, suis en peine d'escrire.  
 Car pour tromper, amye, les ennuys  
 Que j'ay en cœur et les jours et les nuictz,  
 Je n'ay moyen, fors escrire en la carte .  
 Les lieux loingtains où de vous je m'escarte :  
 Pour vous donner entendre le discours  
 De mon voyage, allant droict où prent court  
 Soleil levant, lequel par accident  
 Je vois cherchant, laissant en occident  
 Autre soleil, qui cestuy ci surpasse  
 De vertu claire, et vive bonne grace.

S'il reste en vous encor quelque amytié,  
 Veuillez donc voir cest escrit par pitié,  
 Où vous verrez couchez sommairement  
 Tous mes travaux, depuis le partement

Des deux vaisseaux, où de Melphe le prince  
Et duc de Somme, allans à leur province  
Avecques eux m'embarquerent, pour cause,  
Que de present vous escrire je n'ause.

Après avoir, au partir de Marseille,  
Pris du biscuit et de l'eau mainte seille,  
Dedens noz deux galeres, bien munies  
De gens de guerre, et de vivres fournies;  
Au moys d'octobre, entree de l'yver,  
Droict à Tolon nous vinsmes arriver.

Puis en mer haulte après nous engouframes,  
Et de Leon au gouffre nous entrasmes.

Vinsmes passer, sans prendre ou toucher terre,  
Près la Dardeine et l'isle de Saint Pierre.

Corsegue aussi à main gauche laissasmes,  
Et puis d'Enfer le gouffre traversasmes;

Jusques à tant que nous veismes l'antique  
Terre et país de la coste d'Afrique;

Au mesme endroit où fut la grand' Carthage  
De Dido regne et fameux heritage.

Semblablement où d'Afrique la ville

Faiete aux Rommains tributaire et servile,

A Scipion donna bruit et renom,

Et d'Africain le louable surnom.

Nous costoyans doncques la Barbarie,

Passasmes pres de la Panthelerie,

Isle qui est des chrestiens habitee,

Puis Lampedouse, isle deshabitee.

Du mesme vent qui en mer nous exalte,

Sommes conduitz entre Suile et Malthe,

Où sont manans Rhodiens chevaliers  
 De nostre foy colonnes et piliers,  
 Depuis le temps que les Turcs leur osterent  
 Rhodes par force et d'eux la conquisterent.  
 Las quand je vey l'autre terre fertile,  
 La tres riche isle, royaume de Sicile,  
 Je ne me peuz tenir de dueil et d'ire  
 Dedens mon cœur de trahison mauldire,  
 Par laquelle ha tant de fois esté France  
 Mise en danger et non deue souffrance.  
 Saches, amye, autrefois que par guerre  
 Les preux François conquirent celle terre;  
 Mais trahison qui procede d'envie,  
 La leur fit perdre avec leur propre vie;  
 Car en un jour tous furent à mort mis  
 Secretement par traistres ennemis,  
 Qui font encor leurs successeurs infames  
 Du dueil qu'en ont en memoire les femmes.

Suyvant propos les vents qui lors regnerent  
 Mestral, ponant, tant à poinct nous menerent  
 Par les endroitz où fut nostre entreprise,  
 Qu'eusmes entree au goufre de Venise,  
 Au grand danger des prochains ennemis,  
 Qui leur armee à Messine avoient mis,  
 Et au danger du goufre spatieux  
 Souvent esmeu, bouillant et furieux;  
 Mais Dieu, qui sçait les siens tousjours conduire,  
 Feit que pour lors rien ne nous y peut nuire.  
 Le vent est frais en poupe qui nous meine;  
 La mer bonasse attrempee et sereine,

Tant que passez nous sommes sans ennuy,   
Six cens mille outre en trois jours et trois nuictz,   
Ayans nagé paravant dix mil mille   
Sans entrer port, chasteau, terre ne ville.   
Adonc paroist la bossue Albanie,   
L'isle de Gente et la Chassalonie,   
Isles qui sont par renommee anciennes,   
Et de long temps bonnes Veniciennes.   
Nous les laissons six mil pres à main droite,   
Et au canal où la mer est estroite,   
Prenons la volte au long d'Esclavonie,   
Droict à Corfou, ville forte et munie   
De gens de guerre, armes et chasteau fort,   
Où le grand Turc en vain fait son effort,   
Huyt ou dix jours avant nostre arrivee.   
Nous là venus d'une amytié privee   
Dedens l'esquif envoyons gens en terre,   
Tant pour sçavoir nouvelles de la guerre,   
Que pour prendre air et rafraichissement;   
Mais il est vray que nouveau pensement   
Vient à ceux là qui ont fresches nouvelles.   
Il nous fut dit que les turquesques voilles   
Se retiroient droict à Constantinople,   
Et le seigneur par terre à Endrenople,   
Qui nous donna un grand contentement   
D'estre certains du prompt departement   
Que Turcs faisoient hors la terre chrestienne;   
Car nous estions, quelque chose qu'on tienne,   
Là envoyez pour un effect semblable,   
A tous chrestiens utile et profitable.



Que de Patras au goufre nous nous mismes,  
Et la turquesque armee descouvrismes,  
Surgie en mer, en troupe espouventable,  
Dont le regard n'est pas moins veritable  
Ne moins estrange à l'œil qui le contemple,  
Qu'est incroyable au monde le bruit ample  
Des hommes, nefz et galeres sans nombre,  
Mettant le goufre et les poissons à l'ombre,  
Si qu'au travers l'onde marine verte  
Ne pouvoit estre à mes yeux decouverte;  
Et me sembla, des le premier arrest,  
Que je voyois une grande forest  
Qui paroissoit couppee de nouveau,  
Où l'on avoit laissé maint baliveau;  
Tant y avoit d'arbres et de longs mastz,  
Qu'à les nombrer on n'eust sceu faire amas  
De la moytié, non pas du demy quart,  
Y eust Argus ses cent yeux à l'escart.

A l'arriver, les galeres françoises  
Nous saluans, feirent grand bruit et noyses;  
Forsatz, captifz, trompettes et haultbois,  
Coups de canons font entendre leur voix.  
Turcs en après tout en un mesme instant  
Mirent le feu et en feirent autant,  
Tant qu'à l'entour de l'armee qui bruit,  
L'air est si plein et de flamme et de bruit,  
Que l'on n'eust pu entendre Dieu tonner,  
Ne se garder à peine d'estonner.

Cela passé, esquifz en mer boutez,  
Nous ont soudain en leurs vaisseaux portez,

Où voyons cas estranges et divers ,  
 Qui seroient longs d'escrire par mes vers.

Je laisse là leurs institutions,  
 Leur faulse loy, leurs superstitions,  
 Leur vestement, la façon de manger,  
 Le recueil faict par eux à l'estranger.

Je me reserve une fois le plaisir  
 De vous compter les choses à loysir ;  
 Suffise vous entendre pour ceste heure,  
 Qu'apres avoir faict avec eux demeure  
 Huit ou dix jours, et traicté les affaires  
 Au bien public de nous tous necessaires,  
 Prismes congé et resolution  
 De retourner à nostre nation.

Voyans le temps favorable et propice,  
 Chascun s'appreste à faire son office.  
 Forsatz aux rames, aux tymons tymonniers,  
 Proues en proue, aux canons canonniers  
 Courent soudain, et mariniers aux voiles,  
 Pour du bastard construit de maintes toiles,  
 Donner aut vent, le large, et spacieux,  
 Au vent le vey souef et gracieux,  
 Que les Latins zephyrus appellerent.  
 Ses doux sospirs adoncques nous coulerent  
 Paisiblement par la mer Thyrrenee,  
 Où Æncas, par fortune effrenee,  
 Souffrit jadis diverse affliction,  
 Cherchant aux siens nœuve habitation.  
 La mer, tranquille alors, ne nous moleste ;  
 Pamy son bleu, couleur vive et celeste,



Voyons poissons au plonge qui se jouent;  
Oyseaux divers par l'air serain qui rouent;  
Le ciel est cler, la terre fait silence;  
Tous elements cessent leur violence,  
Et chascun d'eux s'embellit tout autour,  
Pour nous donner agreable retour.  
O quel plaisir, amye, ce m'estoit  
De voir le temps qui au beau se mettoit,  
Favorisant la mienne affection  
Pour tost revoir vostre perfection.  
Mais cependant la fortune, ennemye  
De si grand bien, n'estoit pas endormye;  
Car dès le temps de ma jeunesse tendre,  
Elle souloit à me nuyre pretendre,  
Et pour plustost à ses fins arriver,  
Avoit brassé mes jeunes ans priver  
Du ferme espoir que moy, foible, avois mis  
Aux eslevez miens parens et amys;  
Faisant leur vie en guerre terminee,  
Et mon attente avec eux ruinee,  
Pour me garder en après de venir,  
Et en ses fers esclave me tenir  
Ne plus ne moins que l'orme qui surmonte  
La vigne estant autour de luy, qui monte,  
Par ses rameaux espars à la rengette,  
Là vous contraint de demourer subjette,  
Et ne permet jamais qu'elle paroisse.  
Fortune aussi, par ses branches d'angoisse,  
Par ses rameaux portans fructs de douleur,  
Ha tousjours mis obstacle de malheur

A mes vouldoirs, non en terre addonnez,  
Mais pour attaindre à l'honneur ordonnez.  
O quantesfois de vertu la contraire  
S'est envers moy declairee adversaire !  
Combien d'assaultz, quantes peines diverses  
M'ont inventé ses finesses perverses !  
Et mesmement en la juste entreprise,  
Que soubz attente honneste j'avois prise  
Pour en noz mains, amy, mettre gage,  
Qui d'amour porte un certain tesmoignage,  
Et par effect la foy vous assurer,  
Que j'ay promis éternelle durer,  
Où long-temps ha j'eusse heureuse fin mise,  
Si la fortune à nous deux l'eust permise.  
Il me suffit que vous ayez peu veoir  
La faulte en elle, et non en mon devoir.  
Laquelle ayant mon heur ainsi deffaict,  
Sçavez-vous bien en après qu'elle ha faict ?  
Si tost qu'elle eust le lien empesché,  
Qui noz deux corps peult joindre sans peché,  
Et qu'elle eust terme ordonné des six moys,  
Pour reculer le bien que tant j'aymois ;  
Afin du tout m'en frustrer et chasser,  
Elle me va à la court pourchasser,  
Soubz ombre d'estre un mien advancement,  
Nouvelle charge et nouveau pensement,  
Me contraignant laisser maistre et amy,  
Pour me soubmettre au danger de ma vie.  
Laquelle tost voulant la faulse estaindre,  
Aux bas enfers se despescha d'attaindre,

Où de la mort s'accointa tellement,  
Qu'elle la fait venir secrettement  
Cacher aux montz d'Albanie, à l'endroit  
Où je devois prendre mon chemin droict  
Par celle mer qui bat les propres montz,  
Y pretendant me submerger aux fonds;  
Mais cependant que va elle inventer ?  
Voyant des miens en ce monde rester  
Un seul amy, un mien prochain parent,  
Qui de long temps, par service apparent,  
Avoit acquis honneur, bruit et estime  
Envers son prince et país legitime,  
Et promettoit, par merites anciens,  
Une esperance heureuse à tous les siens,  
Elle le vous attire pas à pas,  
En l'Albanie, où mort ne dormoit pas,  
Laquelle estant de frapper tres experte,  
Fait de sa vie à France et à moy perte.  
De tel apast, la mort affriandie,  
Court par le camp turquesque à l'estourdie,  
Et vous transmet de foy mainte ame nue,  
Aux bas enfers dont elle estoit venue.  
Puis espiant si point en mer je nage,  
Y veult venir faire un nouveau mesnage ;  
Devant le camp Sainte Maure nommé,  
Où elle esmeut le combat renommé  
Entre Andre Dore, ayant pour lors bon heur,  
Et Courly Turc, de Rhodes gouverneur ;  
Et comme elle est souvent favorisante,  
Moins au bon droict qu'à la force puissante,

Faisant du nombre et des plus fors rampart ,  
Elle se paist de la plus foible part.

Ce temps pendant que ces choses susdictes ,  
Telles estoient que je les ay escriptes ,  
Et que mes deux mortelles ennemies ,  
A me guetter n'estoient point endormies ;  
Amour, lequel, au partir de la France ,  
Meu de pitié pour ma juste souffrance ,  
Et comme Dieu qui toutes choses voit ,  
La trahison de Fortune sçavoit ;  
Avoit promis de ne m'abandonner ,  
Ains en tous cas du secours me donner ,  
M'ayant ainsi du tout pris en sa charge ,  
Me conduisoit par la mer ample et large ,  
Si seurement qu'assez près des cruelles  
Oultrepassay, sans estre apperceu d'elles ;  
Mais au retour, comme j'ay desja dict ,  
Ayans du ciel la faveur et credit ,  
Et sur le poinct que par doux soufflemens  
Favorisez estions des elemens ,  
L'horrible mort, très infecte et puante ,  
Dressa sa teste, estant encor sanglante  
De sang turcquesque , et voit en pleine mer  
Tous noz vaisseaux, pour lesquelz escumer  
Elle se plonge et nage entre deux eaux.

O combien lors de changemens nouveaux  
Vindrent soudain en ce cler hemisphere !  
Neptune à soy estimant vitupere  
Souffrir ce monstre en son regne abordant ,  
Frappa trois fois les eaux de son trident ,

Et commanda yssir hors la tourmente,  
Pour publier son ire vehemente.  
Lors Eolus voyant l'emotion  
De ce grand roy, congneut l'intention,  
Et va soudain ouvrir porte et caverne,  
Où sont encloz les grands vents qu'il gouverne,  
Laschant la bride à leur fureur legere,  
Pour courir sus celle beste estrangere,  
Près de laquelle il n'y ha poisson tel  
Qui eviter puisse son dard mortel.  
Soit la balaine estrange de corsage,  
Comme le moindre elle meurt au passage.  
Mesme daulphins fuyans l'orde et immonde,  
Sortoient en troupe à grands saultz dessus l'onde;  
Manifestans avoir desir d'aller  
Hors de la mer, s'ilz eussent peu voler.  
Tous les poissons qui fuyans s'esvanterent,  
Eurent tel peur qu'oncque puis n'en parlerent.  
Tant estoit grande, effroyable et horrible,  
Qu'elle bouta en un trouble terrible,  
Non point la terre, ou la mer seulement,  
Mais du hault ciel le plus cler element.  
Car Apollo abhorrant tel spectacle,  
Devint obscur en un rien par miracle;  
Et retirant en son divin manoir  
Ses luisans rays, s'abilla tout de noir.  
Le dieu des dieux, le puissant Juppiter  
Voulut aussi soudain se despiter  
Contre Pluton, d'avoir laissé sortir  
La fiere mort, sans point l'en advertir;

Et fait ouyr son horrible tonnerre  
Jusques au fondz du centre de la terre,  
Espouventant les enfers inhumains,  
Lesquels il tient, comme nous, en ses mains.  
D'autre costé, fortune detestable,  
Qui tousjours roule ou volle comme instable,  
Par mer, par terre et par l'air tracassoit,  
Vapeurs de pluye et de gresle amassoit :  
En nous forgeant byrrasques et cyons,  
Qui est l'horreur dont plus nous soucions :  
Tres estonnez de veoir à l'œil piteux  
Contraires vents et tourbillons hydeux,  
Encontre nous faire courir fortune,  
Pour nous verser dedens l'onde importune,  
Dedens laquelle Atropos attendoit  
Mon foible corps qui ne se defendoit,  
Fors par l'espoir eslevé vers les cieux,  
Requerant ayde et temps plus gracieux.  
Où est le cœur plein d'assurance forte,  
Voyant ces cas qui ne se desconforte?  
Et qui n'espere en noyse tant haultaine,  
Plustost la fin que la vie certaine?  
La mer qui fut pleine comme campagne,  
Est jà reduite en diverse montaigne.  
Jusques au ciel galeres sublimees  
En un instant semblent estre abysmees,  
Plus du bastard on ne fait voile à mont,  
Ny de la bourde, et moins de l'artimont.  
Le seul trion en carré mesuré,  
Est plus au vent constant et assuré.

Dangereux est navigage de l'hoste,  
Et que galere aupres d'elle s'acoste.  
Chascun s'escarte à la mercy du vent,  
Regnant siroc le prochain du levant;  
Lequel ayant la grand force brisee  
Des autres vents, et la mer maistrisee,  
Nous conduisoient vacabonds et errans,  
Où sa fureur avoit gagné les rangs.  
En tel tourment que chascun peult sçavoir,  
Trop plus plaisant à reciter qu'à voir,  
Fusmes à tant que Phebus ayant faict  
Son cerne rond, de nous se fut deffaict.

Lors estonnez de la nuict qui survient,  
Et que tousjours la mer grosse devient,  
Voyans aussi que la forte tourmente,  
A chascun coup brise la palemente,  
Baigne forsatz, entre de toute part,  
Et qu'il n'y ha obstacle ny rampart  
Qui sceust garder le tymon qui nous guide,  
Que bien souvent de sa place ne vuide :  
Tous mariniers commencent à crier  
Misericorde, et à genoulx prier,  
L'un sainte Barbe, et l'autre saint Antoine ;  
L'autre faict vœu de s'aller rendre moyne  
Incontinent qu'il aura repris terre :  
L'un son salut recommande à saint Pierre ;  
L'autre promet de donner à saint Cyre  
Sa pesanteur, et quantité de cire.  
Tous en effect faisoient riches les saintz,  
Mais qu'à bon port peussent arriver sains.

Ce n'est pas tout, les admirations,  
 Exhortemens et conjurations  
 Faictes par eux contre toutes gropades,  
 Qui nous donnoient soudaines astrapades,  
 Tant pleines sont de folle moquerie,  
 Que quand j'y pense il fault que je m'en rie.  
 Combien qu'alors je n'avois, à vray dire,  
 Aucun desir de chanter ne de rire;  
 De peur aussi ne fus tant surmonté,  
 Que tousjours n'eusse espoir en la bonté  
 Du grand patron, qui en plus fort orage  
 Ha tous les siens preservez de naufrage.

Lors envers luy j'addressay mes prieres,  
 Sans m'effrayer du bruit qui ne sert gueres,  
 Disant : Seigneur, ton bon plaisir soit fait  
 Sur moy ton serf, de peché très infect.  
 Si à ce corps est venue son heure,  
 Veuilles au moins que l'ame point ne meure,  
 Et qu'il te plaise, ô mon Dieu debonnaire,  
 Me pardonner mon offense ordinaire.

Semblables motz où ma fiance touche,  
 Je proferois plus de cœur que de bouche;  
 Sans adherer à la clameur des gens  
 Plus effrayez qu'au besoing diligens;  
 Estans les uns si très loing d'esperance,  
 Qu'ilz observoient la derniere apparence  
 De se jetter en l'horrible deluge,  
 Mettans à non leur inutil refuge.

Voilà l'estat et le piteux sejour  
 Où toute nuict fusmes jusques au jour,



Que du grand vent la fureur fut passee,  
Et courte joye en noz cœurs amasee;  
Car si siroc au point du jour cessa,  
La transmontaine aussi tost se dressa,  
Soufflant si fort et de telle maniere,  
Qu'elle nous fait retourner en arriere,  
Changeant en dueil nostre attente tarie,  
De prendre terre es portz de Barbarie,  
Esquelz siroc nous avoit quasi mis  
En seureté de mer et d'ennemys;  
Mais vent contraire à l'heure nous redouble  
Plus que devant en l'esprit crainte et trouble,  
Nous ramenant par les voyes hydeuses,  
Ja de noz yeux congneues perilleuses.  
Comme Theseus en persant les tenebres  
Des bas enfers, pleins de dangers funebres,  
Se trouva plus au retour estonné,  
Voyant des dieux estre à luy ordonné  
De repasser par les monstres iniques,  
Qu'il avoit veu en ces lieux plutoniques.  
Aussi nous fut la peur plus effroyable,  
Renavigans par mer non navigable;  
Par gouffre egal au grand gouffre d'enfer,  
Qui se peult dire estage à Lucifer;  
Et pis encor, car en enfer les ames  
Sont seulement tourmentees aux flammes.  
Mais en celle eau les ames et les corps  
Sont agitez par contraires accords;  
Or pense, amy, en quelz dangers se mettent,  
Qui follement en la mer se commettent;



Ont entrepris ne le perdre de veue ;  
Et toutesfois par la grand foudre esmeue  
Des combatans qui font en plein jour sourdre  
Obscurité d'elation de pouldre ,  
Le plus souvent demeurent separez  
De l'estandart , au combat esgarez.  
Ainsi advint à noz foibles vaisseaux ,  
Mis au conflict des vagues et des eaux.  
Par vents , par flotz , par conbrates adverses  
Furent contraintz suivre voyes diverses ,  
Et ne voir plus leur flamboyante enseigne ,  
Qui le chemin nagueres leur enseigne.

Adonc la mort voyant mis à l'escart  
Le seul vaisseau du baron Saint-Blanquart ,  
Chef de l'armee où j'estois embarqué ,  
Qu'elle tousjours avoit bien remarqué ,  
Se va penser l'heure estre tout à poinct  
Qu'elle pourroit parvenir à son poinct ;  
Mais s'efforçant venir secrettement ,  
Fut de nous tous congneue appertement ;  
Car les monceaux des grands vagues haultaines ,  
Nous donnoient bien congnoissances certaines  
Que là dessoubz la mort estoit absconse ;  
La froide peur sur ce poinct nous annonce  
Un desespoir de salut impossible.

Ha , dy-je lors , que le monde passible  
Est remply d'heur , en qui les destinees  
Ont pour l'honneur ses fins determinees !  
O bienheureux qui perdirent la vie  
Devant les yeux de leur prince à Pavie ,

Dont le clair bruit jamais ne perira,  
Tant que le nom de François florira,  
Et la memoire en sera plus heureuse  
Qu'onques ne fut leur peine douloureuse.  
Que n'ont les dieux plustost à moy permis  
D'estre desfaict par Flamans ennemys  
Ou Piedmontois ? à l'heure honnestement  
L'ame eust peu prendre hors du corps partement.  
Mais maintenant, las ! il fault que ma gloire  
Soit de peril par force de trop boire,  
Et que poissons, au lieu d'hommes vaillans,  
Soient de mon corps les hardis assaillans.  
O dieux haultains, qu'avons-nous tant commis ?  
Est-ce Juno qui nous pense ennemis,  
Pour ce que yssus sommes du sang de Troye ?  
Helas ! il fault que la deesse croye  
Que ne venons en l'Itale contre elle  
Renouveler ceste antique querelle.  
Nous sçavons bien que trop legerement  
Fut par Pâris donné le jugement,  
Et que les maux par l'offense irritez,  
Que noz majeurs les avoient meritez,  
Nous le sçavons ; mais aussi luy suffise  
D'en avoir Troye à sang et à feu mise ;  
Suffise luy du tant piteux outrage  
Faict aux Troyens par si cruel naufrage,  
Qu'en ce lieu propre où sommes agitez,  
Deux vaisseaux pleins furent precipitez.  
Veult-elle encor de ce peu nombre-cy  
Paistre son cœur contre nous endurcy ?

Certes le sang d'Ilion descendu  
Trop amplement pour l'heure est espandu,  
Pour en nous seulz estaindre l'origine.  
O vous, Venus! ô deesse divine!  
Qui fustes source à telle inimitié,  
Veuillez nous veoir de vos yeux de pitié,  
Avant du tout que soyons desconfitz.  
S'il est ainsi qu'OËneas vous fut filz,  
Comme font foy les livres apparens,  
Sommes-nous pas voz très povres parens?  
Mais il suffit si vous faictes tant d'heurs  
Nous advouer pour humbles serviteurs,  
Et que pour nous employez la puissance  
Qu'avez en mer où vous pristés naissance.

Ces motz à peine eu-je parachevez,  
Que dessus nous nous vismes eslevez  
Flambeaux ardens tout autour du cordage,  
Que vieux pilotz prindrent à bon presage,  
Estre affermans le vray feu sans fantosme,  
Des bienheureux Damian et saint Cosme.  
Autres disoient, ayans les livres leuz,  
Que c'estoit feu de Castor et Pollux,  
Freres gemeaux; après un bien grand trouble  
Monstrans en mer heureuse clarté double;  
Mais les clairs feuz qui estoient là venus,  
N'estoient sinon les flambeaux de Venus,  
Qui, par pitié et par compassion,  
Venoit chasser ma dure passion.  
Entrant en moy spirituellement  
Par les conduitz de mon entendement,



De grand effroy, de rage et de despit,  
Au fondz de l'eau, hontcuse se guerpit,  
Où de nager et fuyr ne cessa,  
Jusques à tant qu'à Modon traversa,  
Au port duquel l'Otomane assemblee  
Estoit surgye. Adonc Mort à l'emblee  
Pour descharger son crevecœur hydeux,  
Vous meit à fons galeres vingt et deux.  
Peu s'en falut que celle ou Barberousse  
Fut embarqué, n'endura la secousse;  
Voilà comment son despit desgorgea,  
Puis là print terre et viste deslogea.

Amour, tandis qui par la mer voloit  
Par çà, par là de tous costez alloit,  
Fort courroussé qu'il ne la peult trouver  
Pour ses effortz encontre elle esprouver.  
Quand il l'eut bien cherchee en toutes pars,  
Il s'en va droict à ces grands ventz espars,  
Où peu s'en fault que sur eux ne descoche,  
En leur disant vilenie et reproche.  
Les ventz, tremblans de peur, se humilient,  
Et du passé mercy luy supplierent,  
Eux excusans sur le commandement  
De cil qui ha sur eux gouvernement.  
Allez, dit-il, que plus ne vous advienne,  
Et que Æolus de ce faict se souviene;  
Car par les fers des flesches que je porte,  
Il en sera puny de telle sorte,  
Qu'il congnoistra qu'il ne se doit jouer  
A ceux que miens il me plaist advouer.









Grecz à foison , descendans les vallees ,  
Portans barilz pleins de cailles sallees ,  
Ayant taxé la douzeine à un sol ,  
Dont maint de nous en eut le ventre saoul .  
C'est aussi là où les sacres legers ,  
Sors et sagartz , et sacretz estrangers ,  
Après avoir passé la mer entiere ,  
Sont attrappez et pris à la panthiere .  
Plus nous en fut d'iceux porté à vendre ,  
Que nous n'avions d'argent pour y despendre ,  
Combien que tant en estoit vil le preis ,  
Que pour l'escu aviez le sacre pris ,  
Qui couste quinze et par fois vingt en France .

Là sejourrans pour la trop grande oultrance  
Du vent contraire , attendons que le temps  
De sa faveur nous vinst rendre contens ;  
Lequel venu commençons à serper ,  
Sortir du port et à voile couper  
Le fil de l'eau , dressans les esperons  
De noz vaisseaux droict où nous esperons .  
Bien tost passons près l'isle Cytheree ,  
Où fut Venus autresfois adoree ,  
Qui du lieu print le nom qui dure encore ,  
Et de son bruit celle terre decore ,  
Temples ayant propres aux sacrifices ,  
Desquelz encor restent les edifices .

Lors je m'encline en grand' humilité  
Pour reverer là sa divinité ;  
Priant de cœur la deesse puissante ,  
Que tout ainsi qu'elle me fut aydante

Au trouble grand du dangereux orage,  
 Elle le soit à tout le navigage,  
 Et me permette, en heureuse santé,  
 Revoir les lieux où je n'ay liberté  
 Que d'envoyer à present mes pensees,  
 Qu'elle peult rendre en heur recompensees.  
 Lors me sembla que le vent renforçoit,  
 Et que de mer l'onde s'adoucissoit  
 Pour nous couler plus favorablement;  
 Car nous perdons tost et en un moment  
 L'isle susdicte, appellee en la charte  
 Cypre; mais tost après nous voyons Sparte,  
 Lacedemone antiquement nommee,  
 Siege des roys de Grece renommee,  
 Ville où regnoit ensemble double prince  
 Qui commandoient à toute la province,  
 Selon les loix par lignage ordonnees,  
 Heureusement à ce peuple donnees,  
 Leur acquerant la reputation  
 De vertueuse et sage nation.

De vous compter quelles furent les loix,  
 De vous compter les noms de tous les roys,  
 Leurs gestes, faitz et choses memorables  
 Selon le vice ou la vertu muables,  
 Les stades mis et les justes distances  
 De lieu en autre, et leurs appartenances,  
 De vous escrire en un compte parfaict  
 Tous ces cas-là, je n'aurois jamais fait.

Suffise vous que recit je vous face  
 De cela seul qui mon sçavoir ne passe;

Et si le tout, d'antiquité notoire,  
Je n'approprie à la fresche memoire,  
Mon esprit foible ore excuse à l'escrire,  
Qui sçait trop mieux bien aymer que bien dire.

Nous donc, suivantz la terre d'Achaïe,  
Mesme Moree, autrement Laconie,  
Venons surgir en l'isle de Servy,  
Isle qui n'ha pas ce nom deservy;  
Car nul sesbi n'y ha point habité,  
Mais bien des ratz une grand quantité  
Par les buissons, où nos chiens les chasserent,  
Et là le temps maintz mariniers passerent  
A la lueur de la lune plaisante,  
Jusques à tant que l'aurore luyante  
Vint annoncer Phœbus prest à sortir,  
Admonestant comites de partir,  
Desquelz chascun aux forsaires commande,  
Mettre soudain galeres à la bande,  
Et au dēdens les esquifz retirer,  
Puis faire voile, et la voile tirer  
De Malvoysie en grec dicte autrefois  
Monembassia, c'est à dire en françois,  
Un seul acces, pour ce que leans droict  
Vous n'y entrez que par un seul endroit.  
Là fut trouvé, selon aucun auteur,  
Le premier plant de la bonne liqueur  
Qui du lieu print le nom de Malvoysie,  
Et fut porté au royaume Candie;  
Crete lors dit, habité de cent villes,  
A Juppiter sujettes et serviles.

Sans prendre port à ce lieu fort ancien,  
 Modernement rendu Venicien,  
 Prenons le vent, de peur qu'il ne se change,  
 Et advançons outre le cap Saint-Ange,  
 Que l'on disoit jadis le promontoire  
 De Malea, où toute la nuict noire  
 Nous navigeons jusques au point du jour,  
 Que nous entrons en un fascheux sejour  
 D'un port qu'estoit appelé Porteboute,  
 Où séjourna dix jours l'armée toute,  
 Par un siroc qui vint à l'opposite,  
 Nous contraingnant faire là nostre giste,  
 Jusques à tant qu'un ponant gracieux  
 Rompit l'esfort du vent audacieux,  
 Venant exprès pour nous lever le siege,  
 Et de nager donner le privilege,  
 Moderement souspirant parmy l'aer  
 Pour nous conduire où desirons aller.  
 Soubz sa faveur nous entrons aux campagnes  
 De la mer calme, et laissons ces montaignes  
 De Porteboute, esquelles fut un temple  
 De Juppiter Epidaure très ample,  
 Où Apollo, tout ainsi qu'en Delphos,  
 Donnoit oracle et respondoit aux folz,  
 Les cas futurs curieux de sçavoir,  
 Dont le seul Dieu ha notice et pouvoir.

Ja commençons la terre d'Achaïe  
 A delaisser et voir la Romanie,  
 Oultre le gouffre à Corinthe qui va  
 Respondre à l'autre à Patras qui rive ha.

Naples voyons , grand port , où l'équipage  
De tous les Grecz , utile au navigage ,  
Suloit jadis demourer en repos ,  
Pour estre prest quand viendroit à propos ;  
Bien nous sembla du lieu forte la marque ,  
Inaccessible à nef , galere ou barque.  
Et en ce point à l'œil la conduisant  
Par un temps calme et soleil reluisant ,  
Gaignons pais tant que nous sommes mis  
En l'Egina , isle près Salamis ,  
Où fut desfaict par les Atheniens  
Xerces ayant sept centz mille Persiens ,  
Par la conduite et invincible arroy  
Du très vaillant Themistocles leur roy ;  
L'Egina fut superbe Athenienne ,  
Et de present povre Venicienne ,  
Ayant changé sa premiere puissance  
Au dernier faix de serve obeïssance.  
L'horreur en moy et la pitié domine ,  
Voyant à l'œil celle triste ruïne ,  
Hors de laquelle au matin nous partons ,  
Et du chemin un peu nous escartons  
Pour prendre egade aux salines prochaines  
De Megara , où sont claires fontaines ,  
Qui leur douceur meslent en l'onde amere ;  
Chascun de sel fournit lors sa galere ,  
Et sans arrest gaignons tousjours avant ,  
Voyant maint lieu et mainte isle souvent  
Estrange à nous et de nom incongneue.  
Eleüsis à nos yeux est venue

Sans la congnoistre, où Ceres et Pallas  
Eurent un temple, auquel n'estoient pas las  
Sacrifier autrefois les Argives,  
Aux pourtraitz mortz de leurs deitez vives.  
Deux jours, deux nuitz, sans prendre port ou plage.  
Ayant le vent propice au navigage  
Nous emplions; tant qu'avons repos euz  
En terre attique au port de Pyreüs,  
Porteleon nommé par les modernes.  
L'excellent port de la cité d'Athenes,  
Mere et fontaine aux lettres liberales,  
Où florissoient les loix philosophales,  
Qui par Draco bien escrites au long,  
Furent au peuple, en après par Solon,  
Veues au long et mieux amplifiees,  
Puis peu à peu au monde publiees;  
Dont nous humains leur sommes tous debteurs,  
Qu'ilz ont esté, non des loix inventeurs  
Tant seulement, mais aussi des usages  
D'huiles, de vins, de semer labourages,  
Par l'industrie ague et singuliere  
De Triptoleme et Pallas, qui premiere  
Nomma la ville Athina, qui reserve  
Encor ce nom, signifiant Minerve.  
Athenes serve, à present mise en friche,  
Fut tant d'honneur et de faconde riche,  
Que dicte estoit à bon droit fleur du monde;  
Mais maintenant elle est la plus immonde,  
La plus abjecte, asservie et foulee  
Qui soit en terre, et la plus desolee.



Ses bastimens qui furent excellens,  
Theatres grands où estoient vigilans  
Au bien public les areopagites,  
Sont ruinez en maisons bien petites,  
Esquelles Grecz povres et miserables  
Payent tributz et tailles incroyables;  
En chascun feu un soultanis pour teste;  
Un aspre aussi paye chascune beste;  
L'un un ducat, l'autre vault dix deniers.  
Atheniens qui furent les premiers  
Et plus anciens gentilzhommes de Grece,  
User des droitz ne peuvent de noblesse,  
Ains son contraintz à tous ars mechaniques  
Eux asservir, selon les loix iniques  
Du grant tyrant qui les detient petis  
Pour les renger plus serfz et plus craintifz.  
Nous n'eusmes pas un demy jour loysir  
De voir ce lieu où prenons grand plaisir,  
Voyant encor de la cité superbe  
Les fondemens tous entiers couvers d'herbe;  
Leur grand dessaing assez donnoit entendre  
Qu'elle pouvoit grand espace comprendre.  
Ayant aussi un theatre apperceu,  
Que le long temps desmolir n'avoit sceu;  
Sur grands piliers de marbre bien assis,  
Seize de long et de fronc six à six,  
Duquel les Grecz avoient fait à leur guise  
De Saint André une nouvelle eglise,  
Ayant un mur au dedens fait en cerne,  
Que l'œil jugeoit assez estre moderne.

Après avoir en celle terre argive  
 Bien refreschi noz galeres d'eau vive,  
 Du gros canon la retraicte sonnasmes,  
 Et tout soudain les voiles nous donnasmes  
 Aux ventz legers qui feirent escumer  
 Soubs noz vaisseaux les undes de la mer,  
 Joyeusement en tranquillité bonne,  
 Oultre nageans près du cap de Colonne,  
 Cap erigé sur la mer eminent,  
 A trente mil d'Athene continent,  
 Auquel y ha six colonnes marbrines,  
 D'antiquité et de memoire dignes,  
 Estans encor d'un temple les reliques,  
 Où tous les ans souloient les Argoliques  
 Venir Ceres la deesse invoquer.

Près dudit cap le vent vint à manquer,  
 Mer s'adoucir, augmenter la chaleur,  
 Temps pour accroistre aux forsatz leur malheur,  
 Qui tout soudain les rames enpongnerent,  
 Et de voguer jour et nuict ne cesserent.  
 O sort inique ! ô gens infortunez,  
 A tel labour estans predestinez !  
 Or pense , amye , icy la grand misere  
 De ces forsatz condemnez en galere ;  
 Mais quant et quant vueilles penser aussi  
 Que plus grand est mon mal que leur soulci,  
 D'autant que plus est fort et vehement  
 De l'esperit que du corps le tourment ;  
 Et si verrez par raison naturelle,  
 Si n'estes trop endurcie et cruelle,

Que plus dure est la mienne affliction  
Que n'est la leur serve condition.  
Chascun d'eux est nommé serf et forsaire ,  
Serf non forcé je suis, mais volontaire ,  
Bien que l'effort de vostre grand beauté  
M'ayt asservy soubz vostre cruauté ;  
La liberté d'iceux n'est asservie  
Que pour un temps, la mienne pour la vie.  
Ilz sont puniz pour leur grand demerite ,  
Je n'ay faict grande offense ny petite ,  
Dont peine doit estre à moy recompense ,  
Si trop aymer vous n'appellez offense ;  
Ilz ont au moins quelque soulagement  
D'avoir plusieurs egaux en leur tourment ,  
Nul n'est egal à moy d'amitié forte ;  
Personne aussi mon mal ne reconforte ;  
Les ventz legers souvent leur favorisent ,  
Les ventz à moy n'aydent et si me nuysent ;  
Car avec eux et leur legereté  
N'ha rien commun ma stable fermeté.  
Les povres gens sont par serve rigueur  
Liez au pied , et je le suis au cœur ,  
Qui est du corps trop plus noble partie.  
Leur prison n'est autrement admortie  
Que par l'effect de mort ou de pitié ,  
Quand à ce point nous partons par moytié ,  
Et avec eux n'ay point de conference ,  
Fors qu'à ce but d'une mesme esperance ;  
Mais regardez lequel plus de mal sent ,  
Ou eux pecheurs, ou moy povre innocent ,



Que Pierrebon et Villiers acheterent ,  
Et dedens trois galeres apporterent ,  
Dont nul n'y ha qui assureé ne soit  
Contre la feim, qui ja nous menassoit.  
Bien que ce fust assez peu de viande  
Pour tant de gens, d'une armee si grande ,  
Où fault nourrir six mille que nous sommes ,  
Compris forsatz, mariniers, gentilzhommes ;  
Mais nous avons de gaigner esperance  
De Chio l'isle, où prenons assurance  
Tant d'amytié trouver en celle gent  
Qu'il ne nous peust manquer pain ny argent ;  
Car les Chios sont chrestiens secourables ,  
Et aux François de tout temps favorables ,  
Ce que congneu avons bien par exprès ,  
Comme il sera declairé cy après.

Nous donc ayans du biscuit fourniture ,  
Avec du temps tranquille l'adventure ,  
Du fons de l'eau les ancrs retirons ,  
Sortans du port à force d'avirons.  
Comites lors de leurs siflets esveillent  
Forsatz captifz, à fin que mieux travaillent ,  
Et ne sont pas les povres exemptez  
De l'anguillade au travail tourmentez ,  
Ains leur convient entendre à coups de foytz ,  
Que passer vogue il leur fault plusieurs fois .  
Pour parvenir en diligence toute  
Au lieu qui peult assurer nostre doubte ,  
Et prevenir par paisible sejour  
Le froid yver qui croist de jour en jour ,

Accompagné de vents et de tourmentes,  
Pour la galere un peu trop vehementes.  
Ainsi vogans de force à qui mieux mieux,  
Tout l'Archipel se presente à noz yeux;  
Terres de loing semblent nous approcher,  
Autres fuyr et point ne nous chercher.  
Nous descouvrons Andria la vaillante,  
Qui fut jadis de dames abondante,  
A divers jeux d'instrumens bien apprises,  
Des jeunes gens par la Grece requises,  
Donnant plaisirs non tant de leurs accords  
Que du naïf instrument de leur corps.

Puis escartans çà et là noz œillades,  
Voyons en mer les esparses Cyclades,  
Où mainte terre en un rond habitee  
De vagues est tout autour agitee :  
Isles jadis errantes et instables,  
Si croire on doibt aux poëtiques fables.  
Lors je m'enquiers où est l'isle sacree  
Dicte Ortygie, à Phœbus consacree,  
Où Æneas l'oracle visita,  
Et sceut les lieux que depuis habita;  
Mais nul ne sceut par preuve de clergie  
Me dire au vray laquelle est Ortygie,  
Car comme moy tous son pleins d'ignorance.  
Puis il y ha bien grande difference  
De motz receuz en ce moderne usage  
Envers ceux là de l'antique langage.  
Noz mariniers toutesfois usitez  
Es lieux qu'ilz ont autrefois visitez,

Font seurement noz galeres aller  
Sans heurter coup et sans les encaller.  
Èux d'assez loin Methelin me monstrerent,  
Lequel Lesbos les anciens appellerent,  
Où ce bon vin croist tant delicieux,  
Qu'on dit nectar et breuvage des dieux.  
Paros aussi, isle ronde et jolie,  
De marbre blanc abondante et polie,  
Et mainte autre isle ayant nom incongnu,  
Au moins depuis je ne l'ay retenu.  
Finablement les vents et mariniers  
Les dieux de nous guides, et tymonniers  
Nous furent tant propices et aydans,  
Que des perilz en la mer evidens,  
Durant trois moys, en santé nous tirerent,  
Et de Chio au port nous situerent.  
Dedens lequel soudain qu'arrivez sommes,  
Voyons à nous sortir femmes et hommes,  
Non assurez ny certains par rapport  
Quelz gens pouvoient aborder à leur port;  
Leur premier doubte en crainte converti,  
Les ha de nous approcher diverti.  
Les uns couroient aux armes necessaires,  
Nous estimans venus comme adversaires,  
Et s'apprestoient de bien nous recueillir,  
Si nous eussions voulu les assaillir;  
Autres montoient sur les murs et rampars  
Pour ministrer deffence en toutes pars,  
Voulans mourir tous d'un zele bellique,  
Pour conserver une leur republique.





Ne trouvons nul qui secourir nous voyse,  
Fors les Chios, nation genevoyse,  
Qui tout soudain en terre nous menerent,  
Et privément par tout nous pourmenerent,  
Nous faisans monstre avec offre civile  
De tout le riche et plus beau de leur ville.  
Le peuple en crainte au paravant espars,  
Accourt vers nous joyeux de toutes pars,  
Nous caressoit de cœur et de visage,  
S'esbahissant d'ouïr nostre langage;  
Des habitz courtz dont nous sommes couverts,  
Qu'ilz trouvent tant estranges et divers,  
Comme trouvons diverses leurs façons,  
Et d'eux aussi nous nous esbahissons,  
Non toutesfois tant de leur nouveauté,  
Que de penser celle communauté  
Pouvoir regner si long temps belle et riche  
Parmy les Turcs, sans estre mise en friche,  
Chose qui semble estre plus impossible,  
Que la brebis pouvoir vivre paisible  
Parmy les loups; car Turcs, d'ancienneté,  
Sont pis que loups envers la chrestienté.

Or estans lors contens noz esperitz  
D'avoir en mer fuy tant de perilz,  
Nous trouvons tant le repos agreable,  
Le changement de vivres favorable,  
Tant nous est doux en terre le dormir,  
Hors du tourment de branler et vomir;  
Un air de terre, une douceur benigne,  
Tant nous agree au pris de la marine,



Combien de feux toute l'isle comprend ;  
Quel revenu la seigneurie en prend ;  
Puis je me fais conduire es lieux plaisans  
Où le mastic se produit tous les ans ,  
Gomme qui sort de petis arbrisseaux  
Qu'à peine on peult recueillir à pleins seaux ,  
Chose pour vray de grand' merveille digne.  
J'advise puis quel vent en mer domine ,  
Si c'est siroc, mydi, le beix ponant ,  
Mestral le grec, transmontaine ou levant,  
Et me delecte à veoir voiles enflees,  
Des mesmes vents en mer haulte soufflees ;  
Tantost j'attens les vagues fluctueuses  
Encontre moy ruans impetueuses ;  
Si que par fois l'onde mon pied surprend ,  
Quand assez tost sa desmarche il ne prend ,  
Tantost j'escry, et en vers je compose  
Ce que l'œil void, ce que l'erreur propose.

Ainsi souvent passant ma fantasie,  
Un jour à l'œil j'ay la rive choisie  
Où Theseus, qui fut à mon advis  
Plus dur que n'est rocher que là je veis,  
Laisa la povre Ariadne ravie  
En la Candie, où elle sauva la vie  
A ce meschant, qui pour toute desserte  
La laissa seule en celle isle deserte,  
Entre animaux, esquelz plus de pitié  
Elle trouva, qu'au traistre d'amytié.  
O malheureux ! ô traistre miserable !  
Est ce la foý promise inviolable ?

Qui doit tant estre observee entre amys ,  
 Que la loy sainte où Dieu nous ha soubmis ;  
 Est ce le lieu où tu dois laisser seule  
 Celle qui t'ha seul tiré de la gueule  
 Du Minotaure, et qui voulut instruire  
 Le tien recteur, et moyen de destruire  
 Ce monstre horrible alors qu'il s'apprestoit  
 Faire de toy ce que bien meritoit  
 Ton cœur ingrat ! ô guerdon execrable !  
 O femme folle en amours excusable !  
 Ton infortune assez donne à entendre  
 Que mal pour bien ne se doit jamais rendre.  
 Certes, amye, au lieu que je vous dis  
 Je fey en moy des discours plus de dix,  
 Rememorant l'histoire trop enorme  
 De Theseus : la façon et la forme  
 Comment pouvoit vivre la povre dame  
 Dedens ceste isle, où ne demouroit ame.  
 Et là dessus je comprens en moy mesme  
 Que c'est grand perte et pitié trop extreme  
 De ceux qui ont fondé leur loyauté  
 En cœur ingrat rempli de cruauté.  
 Et doit-on bien, si amour le permet,  
 Choisir le lieu où c'est que l'on se met,  
 Qui est un point où fort je me contente,  
 Quoy qu'il advienne en fin de mon attente ;  
 Et en cela j'estime mon grand bien  
 D'avoir choisi, ce me semble, très-bien,  
 Lors que je fey de celle election  
 Qui de ce monde est la perfection ;



Ouvert la terre et le ciel rendu vuide  
De sa triste ombre, obscurcie et humide,  
J'entre dedens une barque petite,  
Et me metz hors de la cité susdite.  
Cent mil de mer loing de l'isle jolie,  
Passer me fey ces fins de Natolie,  
Minerasie, autrement appellee,  
Où pour parfaire en brief temps mon allee,  
Je me fournis de chevaux de louage  
Pour porter moy, ma garde et mon bagage.  
D'un Turc aussi, pour seureté plus grande,  
Je m'accompaigne; ainsi à peu de bande  
Commencement je donne aux destinees  
Qui celle part m'estoient determinees.  
Je perse temps, montaignes et vallees,  
En costoyant près les undes sallees,  
Non sans sentir la prochaine froidure  
Des montz vestuz de blanche couverture.  
Divers casats, bourgades et villages,  
Lieux incongneuz s'offrent à noz visages;  
Cameaux chargez en chemin se presentent,  
Turcs viateurs congnoissent et bien sentent  
Que je ne suis, à me veoir à ma mine,  
Extrait de leur naturelle origine,  
Et voyent bien que l'habit que je porte  
Au naturel du cœur ne se rapporte.  
Mon truchement en leur turquesque voix  
Leur compte lors dont je viens où je vois,  
Et les raisons qui m'ont meü d'entreprendre  
Si long voyage en jeunesse si tendre.

Smyrne, qui est par flotz de mer touchee,  
 Nous ha receuz la premiere couchee,  
 Ville jadis, soubz Jesu Christ choisie,  
 L'une des sept eglises de l'Asie,  
 Pour l'entretien de son divin service,  
 Dont saint Jean parle en son Apocalypse,  
 Où maintz martyrs souffrirent mort inique,  
 Comme l'on void en l'Ecclesiastique.

C'est celle aussi qui se vante estre mere  
 A l'excellent premier poëte Homere,  
 Hors de laquelle au matin nous partons;  
 Et, chevauchans, d'elle nous escartons  
 Suyvans la terre et le chemin plus droict,  
 Qui sans faillir nous guide au mesme endroict  
 Où du grand Turc le filz aisé demeure.  
 Magnesie est appellee à ceste heure  
 Une cité qu'autrefois on nomma  
 Anthillios, ainsi que dict on m'ha,  
 Qui sans soleil en nostre langue sonne,  
 Pource qu'un mont si très hault l'environne,  
 Que le soleil presque le long du jour  
 Ne faict dedens ne clarté ne sejour.

Pour prendre là nostre plus droicte voye,  
 Nous traversons près de l'antique Troye  
 Par la duché d'Ephesos, où vivoit  
 Le bon saint Paul du temps qu'il escrivoit;  
 Nous descouvrons les montaignes Idees  
 Où Pâris ha maintes bestes guidees,  
 Lors que berger il trompa d'amour feinte  
 OEnone, avant que Troye fust estainte,

Et que luy juge aux trois deesses nues  
 Meut le principe aux guerres survenues ;  
 Nous descouvrons les campagnes et champs  
 Où les Grecz ont donné maints coups tranchans,  
 Où Achilles et Hector, les plus fors,  
 Feirent armez, maintz belliqueux effors.  
 Ainsi passant parmy celle contree  
 Qui des Gregeois fut si mal accoustree,  
 Je considere, amye, les douleurs,  
 Les accidens, les peines et malheurs  
 Que peult causer un amour illicite ;  
 Et au rebours combien vault et profite  
 En cœur honneste une amytié louable,  
 Comme est la mienne à jamais immuable.

Suyvant propos, sultan Mostafa, filz  
 Du grand Seigneur, à qui le dieu gard' feis,  
 Nous feit donner en la ville susdite  
 Un saufconduit, auquel fut interdite  
 Deffense à ceux de son gouvernement  
 De nous donner empesche aucunement,  
 Et que tous Turcs eussent à nous deffendre  
 Dessus la vie, et point ne nous offendre.  
 Bon faisoit veoir la suyte et l'équipage  
 Du jeune prince, et son beau personnage,  
 Qui monstre bien, au visage severe,  
 Lequel déjà chascun craint et revere,  
 Qu'il pourra faire au grand presbtre rommain  
 Un jour du mal, si Dieu n'y met la main,  
 Combien que luy assurement n'espere  
 D'estre empereur après la mort du pere,





Mais le peuple est si povre et mechanique ,  
 Tant oppressé de tyrannie inique ,  
 Qu'il n'ha pouvoir les beaux champs cultiver ,  
 Ny se loger à peine pour l'hyver .  
 Leurs maisons sont basses , à simple estage ,  
 Où vous verrez en un mesme mesnage  
 Souvent le Turc et le Grec habiter ,  
 Chascun sa loi sans contrainte imiter .  
 Si que j'ay veu maintes femmes grequesques  
 Ayans maris subjectz aux loix turquesques ,  
 L'un Machomet par foy reconnoissant ,  
 L'autre adorant Jesu Christ tout puissant ,  
 Chose qui semble estre non moins estrange  
 Que veoir ensemble un dyable avec un ange .  
 Nous trouvons vins assez delicieux  
 Aux logis grecz ; car les Turcs vicieux  
 A boire vin si fort offenseroient ,  
 Que par leur loy punissables seroient .  
 Des que l'aurore au matin se monstroït ,  
 Chascun de nous sur son cheval montoit ;  
 Et sans troter , allans toujours le pas ,  
 Sur le mydi prenions nostre repas  
 Dessoubz quelque arbre , où la chaleur haultaine  
 Ne nous nuysoit , pres de quelque fontaine .  
 Là repaissions , Dieu sçait comment traictez ;  
 Si nous avions quelques vivres portez ,  
 Nous les mengions sans linge ne sans table ,  
 Ny sans loger noz chevaux à l'estable .  
 Ainsi allans avec peine infinie ,  
 Oultrepassons toute la Bithynie ,



L'autre moytié tient à mer Hellesponte,  
Destroit auquel perdit honneur et honte  
Hero la fille, alors que Leander  
Ne peult à soy ny aux eaux commander.  
Le tiers finit de son cours le repaire,  
Entre les deux Constantinople et Pere,  
Galatas dicte au temps d'antiquité,  
Ville prochaine à la grande cité,  
Où de present trafiquent marchandise,  
Chrestiens vivans soubs la rommaine eglise,  
Temples ayans propres aux oraisons,  
Femmes, enfans, mesnages et maisons  
Estans, sans plus, au grand Turc tributaires,  
Selon le taux des tributz ordinaires,  
Lequel canal en l'eau douce redonde,  
Et faict un port le plus riche du monde.  
Riche je dy pour la commodité  
Du lieu si propre, où peult la quantité  
De mille nefz à l'aise reposer,  
Pouvans la poupe à bort terre poser;  
Riche par un excellent edifice  
D'un arsenac à recevoir propice  
Deux cens vaisseaux, galere ou galiace,  
Et très aisee et bien fort seure place,  
D'artizans riche et de tous garnimens  
De palemente et autres fournimens.  
Le long du port, au costé de main droite,  
Est la montaigne haulte non point estroite,  
Servant d'obstacle aux vens impetueux,  
Où sont les beaux jardins voluptueux.

Tout vis à vis de Pere , à l'opposite ,  
Est le grand cloz de la cité susdite ,  
Au grand Paris egal en quantité ,  
Mais non si bien basti et habité ,  
Dedens lequel y sont montaignes sept ,  
Où Machomet , Selin et Bajaset ,  
Et Solyman , quatre Turcs empereurs ,  
Feirent dresser quatre temples pour eux ,  
Qu'en langue turque ilz appellent Masquees ,  
Excellentement en rondeur fabriquees .  
Des autres trois montaignes est en l'une  
Le vieil palais , maison à tous commune .  
Là de present sont boutiques patentes ,  
Où l'on besongne aux pavillons et tentes ;  
Et la seconde est le siege papal ,  
Du patriarche en Grece principal ,  
Vivant leans avecques certains moynes ,  
Colonges dictz , qui s'estiment idoynes  
De dignité cardinale , combien  
Que nul n'en ha ny le nom ny le bien .  
Luy reformé au plus hault de la ville ,  
Paye au seigneur des ducatz quinze mille ,  
Pour le tribut des eglises gregeoyses  
Dont il est chef , n'ayant gueres ses ayses .  
En la troisieme et montaigne derniere  
Est la masquee , à present coustumiere  
Du grand seigneur , dicte Sainte-Sophie ,  
Superbe tant que mon sens ne se fie  
Vous en pouvoir d'elle rendre bon compte ;  
Car ce subject toutes langues surmonte :

Elle qui fut la metropolitaine  
De toute Grece, eglise souveraine,  
Souloit avoir, qui est merueilleux cas,  
De revenu trois cens mille ducatz.  
Et si souloit, comme on m'ha faict entendre,  
Plus d'un grand mil en son cerne comprendre,  
Tant grande estoit, magnifique, ample et forte,  
Qu'on y entroit par cent et une porte;  
Mais maintenant les deux grandes parties  
Sont en ruïne et des Turcs amorties,  
Qui en ont faict bastir et dresser sus  
Leurs temples beaux que j'ay dit cy dessus,  
Bien que ce peu qui encores abonde  
Soit des plus beaux edifices du monde.  
Le cœur, qui est seul entier demouré,  
Lequel j'ay veu, suyvi et mesuré,  
A six vingtz piedz de long et cent de large,  
Hault eslevé, tout rond, à double estage,  
Pavé de marbre uny, cler et glissant,  
Le hault doré, en voulte flegissant,  
Sur double ranc de piliers assuré,  
Piliers qui sont de diaspre azuré,  
Jaspe et porphyre estimez de grand somme;  
Longs et massifz de deux brassees d'homme,  
Sur chacun d'eux soustenant la masquee,  
Une pierre est grande et large, plaquee  
De marbre gris, serpentin ou fauveau,  
Pour decorer ce faix riche et nouveau,  
Toutes au mur de bronze encousturees  
D'antiquité et de preis honorees.

Le hault estage est aussi de piliers  
Environné, riches et singuliers,  
A ceux d'embas moindres en quantité;  
Mais en richesse egaux et dignité,  
Faisans autour une ronde ouverture,  
Où l'on peult veoir de près la couverture,  
De laquelle est la voulte magnifique,  
D'or marqueté à la vray moysaïque,  
En divers lieux painte de beaux ymages,  
Dont les Turcs ont effacé les visages,  
Ne pouvans veoir ny souffrir pourtraicture  
De ce qui est produit par la nature.  
Certes, amye, il fault que je confesse  
N'avoir jamais veu pareille richesse,  
Ny edifice estoffé de la sorte.  
Sortant duquel, de fonte la grand' porte  
Est de porphyre excellent couronnee,  
Aux deux costez de colonnes ouvree,  
Ayant pres soy cinq grandes autres portes  
De mesme fonte, espesses et tant fortes,  
Que sans engins et poulies subtiles,  
A les serrer elles sont immobiles.

Droit au devant ceste eglise angelique  
S'estend en carre une place publique,  
Où l'œil y peult trois grandeurs estimer,  
Le grand palais, l'église et la grand' mer.  
Ce palais est très-fort pour batterie,  
Tout à l'entour garny d'artillerie  
Sur l'avantmur qui le beau jardin cerne,  
Où l'œil, de loing, maintz beaux cypres discerne,





Car la verrez dix mille genissaires,  
Qui du seigneur sont gardes ordinaires,  
Assis en terre en croisant leurs genoux,  
Ne faire tant de bruit que six de nous.

De vous ouvrir les raisons necessaires  
Pour bien sçavoir qui sont ces genissaires,  
Comment ilz sont par la Grece levez  
Des leur enfance, et de la loi privez ;  
Consequemment de vous rendre raison  
De tous estatz qui sont en la maison  
De ce grand Turc, de son obeissance,  
De ses tresors, de toute sa puissance,  
De son recueil trop plus grave qu'humain,  
Quand estrangers luy vont baiser la main ;  
De ses deduitz, de ses garçons infames,  
De ses jardins, de ses quatre cens femmes,  
De ses statutz modernes et anciens,  
De quelles loix il gouverne les siens,  
De Machomet, de ses religions,  
De ses confins, pais et regions,  
De sa justice et de sa tyrannie,  
Il me faudroit une bible infinie.  
Je m'abstiendray, pour la prolixité,  
A vous narrer celle diversité ;  
Soubs un espoir que le plaisir de Dieu  
Sera de brief me r'appeller au lieu  
Où vous serez aise de tout sçavoir  
De moy, qui plus le seray de vous veoir.  
Aussi je doÿ quelque cas retenir  
De nouveauté pour vous entretenir,

Lors que d'amour l'estincelle insensee  
Viendra troubler ma voix et ma pensee.  
Car si voulois, amye, vous compter  
Tel que peult bien le grand nombre monter  
Des cas divers, dignes de grands merveilles,  
Veuz de mes yeux, ouys de mes oreilles,  
Depuis le temps que suis en ce pais;  
Autant seroient voz espritz esbahis,  
Comme les miens empeschez de bien mettre  
Si long discours en si sommaire lettre,  
Qu'il vous plaira recevoir en ostage,  
Du temps qui peult me donner l'avantage  
De vous revoir aussi saine et contente,  
Qu'à moy fascheuse en restera l'attente.

Vous suppliant pour la fin humblement  
Vouloir à moy permettre seulement  
Que si les mers et les ventz furieux  
Ont eu pouvoir m'eslongner de voz yeux,  
A tout le moins ilz n'ayent la puissance  
De m'eslongner de vostre souvenance,  
Et qu'autant loing je suis de vostre face,  
Autant sois près de vostre bonne grace.



---

---

# TABLE

## DES NOMS DES POÈTES ET DES PIÈCES

CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

---

<b>F</b> RANÇOIS PREMIER. — Ballade.....	<i>Page</i>	4
Quatrain. — Épitaphe de la fameuse Laure.....		5
Huitains; quatrains; dixains; chanson.....		6 <i>et suiv.</i>
Épître à mademoiselle d'Heilli, depuis duchesse d'Etampes.....		9
Chanson. En partant pour le Milanois en 1524....		24
Épitaphe de la comtesse de Chateaubriant.....		25
Huitain. — Le dixain de may.....		26
Épitaphes de la belle Laure.....		27
Dixains. — Chanson.....		28
<b>CLÉMENT MAROT.</b> — Epître de Maguelonne à son ami Pierre de Provence, elle étant en son hospital....		34
Ballade à madame d'Alençon, Marguerite de Valois, sœur unique du roi, pour estre couché en son estat.		38
Épigramme. De la duché d'Etampes. — Chanson pour Diane de Poitiers.....		40
Épigramme pour Diane de Poitiers. — Étrennes pour la même. — Rondeau.....		41
Ballade composée en prison, contre Ysabeau, qui fut s'amie.....		42
Épître à son ami Lyon Jamet, pour l'engager à solli- citer son élargissement.....		44
Épitaphe de madame de Chateaubriant.....		46
L'Enfer.....		47
Épigramme.....		53
A quelqu'un qui regrettoit sa jeunesse. — Épigramme. Du lieutenant criminel et de Samblançay.....		54
Chant de mai et de vertu.....		55

Le frère Lubin, ballade.....	Page 56
Épigramme. A Maurice Scève, Lyonnais.....	57
Épigramme. A Hélène de Tournon. — Réponse par la reine de Navarre.....	58
Réplique à la reine de Navarre. — Épitre au roi, pour le delivrer de prison.....	59
Épigramme. De Hélène de Tournon. — Épitaphe sur Jean l'Huillier, conseiller.....	62
Épigramme pour M. de la Rochepot, qui gagea contre la reine, que le roi coucheroit avec elle. — Épigramme.....	63
Épigrammes et chanson; ballade.....	64
Épigramme. De Cupido et de sa dame.....	67
Épigramme. D'une dame de Normandie. — Réponse de ladite dame.....	68
Épigramme; huitain; élégie.....	69
Épigramme à une dame, touchant un faux rappor- teur. — Épigramme. De oui et nenni.....	72
Chant. Sur la maladie de s'amie.....	73
Réponse par ladite dame.....	76
Épitre aux dames de Paris, qui ne vouloient prendre ses excuses en payement.....	<i>Ibid.</i>
Épigramme. A mademoiselle de la Greliere. — Épi- gramme.....	79
Rondeau. De la jeune dame qui a vieil mari.....	80
Épigramme. A M. le grand-maitre Anne de Montmo- rency, pour estre mis en l'estat de la maison du roi.....	<i>Ibid.</i>
Complainte ou églogue de madame Loyse de Savoye, mère du roi.....	81
Épitaphe de Jean Leveau.....	87
Épitre au roi, pour avoir été dérobé.....	88
A un sien ami. — Épitre à une jeune dame, laquelle un vieillard marié vouloit épouser et decevoir...	92
Épigramme. Au roi de Navarre. — Épitaphe de Jean	



474 TABLE DES NOMS DES POÈTES

crifice de Polixène.....	Page 146
CLAUDE CHAPPUIS. — Passage tiré du Discours de la cour.....	156
Blason de la Main.....	157
EUSTORCE DE BRAULIEU. — Ballade.....	160
Rondeaux. — Ballade.....	161 <i>et suiv.</i>
CLAUDE COLLET. — Epigramme. — Dixain.....	167
VICTOR BRODEAU. — Huitain. A deux Frères mineurs.	170
Rondeau.....	<i>Ibid.</i>
LYON JAMET. — Épître à Clément Marot.....	171
Épigramme. Du frère Lubin. — Quelle doit estre une amye.....	174
Ballade sur la Vierge.....	175
GILLES D'AURIGNY. — Le Tuteur d'Amour, poème en quatre chants.....	179
ANTOINE DUMOULIN. — Chanson.....	212
BÉRENGER DE LA TOUR. — La Choreide, ou louange du bal. Aux Dames.....	218
Épigramme. Des Antiques de Nismes, à J. Robert, juge criminel audit lieu.....	229
Épigramme. Qu'il n'est bon par trop louer sa mai- tresse.....	230
Épigramme. A mad. Tho. du Poet. sa seur d'alliance. <i>Ibid.</i>	
Épigramme. Des cheveux de Louïse.....	231
Épigramme. A madame Marthe de Saint-Martin, de son dueil par la mort de sa seur.....	<i>Ibid.</i>
Épigramme. A une mesdisante.....	232
Épitaphe d'Ysabeau, quand sera morte.....	<i>Ibid.</i>
MAURICE SÈVE. — Epigrammes. — Dixain.....	235
ÉTIENNE FORCADEL. — Épitaphe.....	238
Épigrammes. — Complainte sur la mort d'un perro- quet.....	239
Épigramme. A l'auteur. — Réponse.....	242
GUILLAUME DE LA PERRIÈRE. — Emblèmes. — Consi- dération.....	244





